

*L'analogie et la structure de  
l'invisible*

*Platon et Simondon*

Clément GAILLARD

Mini-mémoire de M2 « Philosophie contemporaine »  
Cours de Mr. Benoist sur *Le Visible et l'invisible*  
Université Paris 1 Panthéon – Sorbonne  
Second semestre 2018-2019



La dialectique platonicienne est reconnue comme une méthode systématique identifiable par un certain nombre d'étapes et de procédés. Cependant, qu'il s'agisse de paradigmes, d'allégories, de mythes ou de métaphores, on retrouve dans la méthode dialectique propre aux dialogues de Platon un ensemble d'images censées clarifier et poser un problème par l'intermédiaire de données sensibles et communes. La lecture courante qui fait du platonisme un idéalisme ramène souvent la dialectique à un exercice de style entre un savant et un ignorant, ce dernier cherchant désespérément à retrouver une Idée qu'il aurait jadis entr'aperçu. En plus d'être fausse et grossière, une telle lecture manque la fonction et toute la richesse de la méthode dialectique, basée sur l'observation, le choix d'images et l'économie des exemples. Comme le rappelle Victor Goldschmidt :

« Que les choses visibles reflètent les Formes dont elles sont les images imparfaites, c'est l'enseignement constant du Platonisme. Mais que les choses visibles puissent fournir des paradigmes parfaits pour l'intelligence des Formes, c'est là ce qui paraît étonnant parce que le monde sensible en semblerait comme revalorisé, contrairement à ce que proclame "l'ascétisme du *Phédon*". »<sup>1</sup>

Nous souhaitons nous mettre à l'écart des querelles d'interprétation du platonisme pour être à l'écoute de ce que Victor Goldschmidt cherchait à mettre en évidence à travers l'importance des *paradigmes* dans la dialectique platonicienne : il existe une méthode (la dialectique) et des procédés (les paradigmes) qui permettent à l'Étranger comme à Phèdre ou Théétète de poser le problème des Formes dans des termes communs et discutables. La dialectique repose donc sur une *économie du visible* : elle puise dans le visible des exemples et des opérations permettant d'examiner un problème de l'ordre de l'invisible ou de l'incommensurable. On passe d'un exemple commun à un « sujet majeur » ou à un « grand sujet » selon les termes de Goldschmidt. Cette opération de réduction d'un problème à des données empiriques repose sur *l'analogie* : l'analogie a pour fonction la mise en correspondance de deux ordres de grandeur et de deux séries de termes afin de saisir les opérations communes à ces deux séries, par exemple dans le *Politique*, entre l'exercice de la royauté et le travail du tisserand. Dans ce cas la Forme non-sensible propre à la fonction royale nécessite, pour être définie, la médiation du tisserand<sup>2</sup>. La symétrie entre les actions visibles du tisserand et les actions non-visible du Roi est conditionnée par la validité de l'analogie et la dialectique doit dans un premier temps établir les conditions de validité de cette analogie à travers le paradigme d'étude.

Cette importance de l'analogie dans la philosophie platonicienne a été repérée par les commentateurs que ce soit Paul Grenet, Harald Höffding, Pierre Louis ou Philibert Secretan mais peu de philosophes ont accordé à l'analogie un rôle central au point de différencier la méthode

<sup>1</sup> Victor Goldschmidt, [2003], *Le Paradigme dans la dialectique platonicienne*, éd. Vrin (Paris), coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, (1ère éd. PUF : 1947), p. 87

<sup>2</sup> Voir Platon, *Le Politique*, (279 a- 287 b)

dialectique de la méthode analogique. On doit cependant au philosophe Gilbert Simondon d'avoir tenté de donner un statut à part entière à l'analogie non seulement chez Platon mais aussi dans sa propre philosophie, en basant sa philosophie de l'individuation sur ce qu'il nomme un « paradigmatisme analogique »<sup>3</sup>. L'analogie n'est pas selon lui un procédé dialectique parmi les autres mais un acte introduisant une démarche autonome. Par-delà la portée considérable accordée à l'analogie par le thomisme et la critique de l'emploi abusif d'analogies scientifiques généralisées à l'excès<sup>4</sup>, celle-ci est avant tout pour Simondon un procédé précis répondant à des problèmes de connaissance définis.

Notre problème s'inscrit donc dans celui soulevé par Victor Goldschmidt dans son ouvrage *Le Paradigme dans la dialectique platonicienne* (1947) et plus particulièrement dans son intuition selon laquelle les paradigmes chez Platon s'intégreraient au croisement *du visible et de l'invisible*. Plus précisément, un paradigme permettrait de découvrir par un ensemble d'éléments issus du visible et représentables la « structure » d'un invisible préalablement identifié :

« le paradigme est un complexe dont on analyse la structure en établissant des rapports (laideur, maladie, gymnastique, médecine) qu'on applique au "sujet majeur" pour en découvrir, non plus le genre, mais la *structure*. »<sup>5</sup>

L'exemple mineur (le paradigme) ouvre la connaissance d'un « sujet majeur ». Le but de la méthode analogique est donc la mise en évidence de cette homologie structurale entre deux sujets, car nous croyons qu'en réalité c'est bien *l'analogie* et son dérivé, *la métaphore*, qui opère la médiation entre sujet mineur et sujet majeur, du visible vers l'invisible. Nous pensons que l'analyse de Goldschmidt malgré sa très grande rigueur, repose sur une confusion entre *exemple* et *paradigme*. Notre problème consiste moins à comprendre le rôle du paradigme qu'à isoler la singularité de l'analogie chez Platon : *dans quelle mesure l'analogie est-elle un opérateur de vraisemblance ?* Car si l'analogie rend *vraisemblable* la transposition d'une structure du visible vers un invisible, n'est-il pas risqué de défendre une *ressemblance* voire une homogénéité entre le visible et l'invisible ? Cette approche tendrait à identifier le visible et l'invisible comme identiques et donc à gommer la singularité de ces ordres de grandeur : d'une structure commune à l'un et à l'autre on passerait à une identification abusive de ces deux ordres. Il sera donc déterminant de comprendre la place du visible dans le rôle de médiation assuré par l'analogie. Après avoir examiné la fonction du paradigme dans la dialectique platonicienne, nous serons amené à clarifier la définition de l'analogie dans la démarche dialectique pour enfin considérer l'autonomie de « l'acte analogique »

<sup>3</sup> Gilbert Simondon, [2005], *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, éd. Jérôme Millon (Grenoble), coll. Krisis, p. 33

<sup>4</sup> Voir Jacques Bouveresse, [1999], *Prodiges et vertiges de l'analogie*, éd. Raisons d'agir (Paris), 158 p.

<sup>5</sup> Victor Goldschmidt, [2003], p. 42

dans la philosophie simondonienne.

### 1) Paradigme et visible dans la dialectique platonicienne

La fonction du paradigme dans la dialectique platonicienne est simple : il est un « exemple » ou une « comparaison » qui sert à définir un sujet au préalable et qui sera clarifié au cours de l'enquête dialectique<sup>6</sup>. Nous concentrerons notre analyse sur les paradigmes *positifs*. Ceux-ci servent avant tout un intérêt heuristique devant une difficulté, comme dans *Le Politique* (279 a-b) où L'Étranger demande au jeune Socrate :

« Quel exemple, ma foi ! exemple infime dont les opérations seraient mises en parallèle avec l'art politique, permettrait éventuellement de trouver comme il faut ce qui est l'objet de notre recherche ? Au nom de Zeus ! veux-tu, Socrate, si du moins nous *n'en avons pas d'autre sous la main, que, à tout prendre, nous choisissons le tissage ?* et, si tel est ton avis, que ce ne soit point le tissage en totalité ? »<sup>7</sup>

On remarque que ce paradigme est choisi comme *par défaut*, au moment où commence l'examen dialectique. Dans le cas du tissage, il va être déterminant de décomposer les opérations et les différents types de techniques qui lui sont associés (279 b à 287 b). La très longue description des techniques de tissage que fait l'Étranger vise avant tout à *clarifier* un domaine dont les opérations peuvent être clairement distinguées : tisser la laine n'est pas la carder et toutes les opérations associées au tissage n'ont pas la même légitimité à être appelées « art du tissage »<sup>8</sup>. L'exercice du paradigme permet de travailler à distinguer des opérations dans un sujet simple comme l'est le tissage pour ensuite mieux s'orienter dans le « sujet majeur »<sup>9</sup> qu'est l'art politique. Le rôle du paradigme est donc bien différent de la *métaphore* : il n'y a pas de comparaison directe entre l'art politique et le tissage de la laine mais une mise en évidence de correspondances : c'est la *structure* de l'analyse portée sur le tissage qui va être transposée dans l'analyse de l'art politique. Il n'y a pas de ressemblance directe entre tisser et gouverner, cette dernière activité n'étant pas l'objet d'une

<sup>6</sup> « Préalable à l'enquête consacrée à l'un des "sujet majeur", le paradigme doit habituer, entraîner l'élève à la méthode qu'il faudra appliquer dans l'étude de ces sujets. C'est donc surtout au seuil même de l'enquête dialectique que nous attendrons des paradigmes » in *Ibid.*, p. 15

<sup>7</sup> Platon, *Le Politique*, 279 a-b, p. 375 in Platon, [1950], *Œuvres complètes* II, éd. Gallimard (Paris), coll. Pléiade, trad. et notes par Léon Robin (Nous soulignons). La traduction de Victor Goldschmidt est plus opportune : « « Quel très petit paradigme, qui ait la même activité politique, pourrions-nous donc placer en regard pour découvrir suffisamment l'objet de notre enquête ? Veux-tu, par Zeus, Socrate, si nous n'avons rien d'autre sous la main, que nous choisissons tout bonnement le tissage... ? » in Victor Goldschmidt, [2003], p. 12. Le problème se situe dans le choix de traduire παράδειγμα par « exemple » comme le préfère Robin et d'autres traducteurs ou par « paradigme » comme le préfère Goldschmidt.

<sup>8</sup> Par exemple en 280 a-b « Donner, d'autre part, le nom de "tissage" à l'art d'ouvrir la chaîne et la trame, c'est le dénommer de façon bizarre et fautive [...] Mais quoi ? L'art de l'apprêteur et celui du ravaudeur, nous faut-il poser qu'entre eux, et des actes de soigner comme d'entretenir le vêtement, il n'y a rien de commun ? ou bien parlerons nous de tous ces arts aussi comme d'arts de tissage ? » in Platon, *Le Politique*, 280 a-b, p. 378 in Platon, [1950]

<sup>9</sup> « il est plus facile de s'exercer dans des sujets de moindre importance, plutôt que sur ceux dont l'importance est plus grande » in *Ibid.*, 286 b-c

expérience sensible, seul un transport d'analogie permet d'aborder l'art politique *comme s'il faisait l'objet d'une expérience sensible directe*. Mais l'art du tissage n'est pas, à proprement parler, directement sensible cependant il est identifiable *comme sensible* :

« Les techniques (puisque c'est à elles que font appel les paradigmes du Sophiste et du Politique) ne sont pas, en toute rigueur, sensibles. Mais elles aussi ont des "ressemblances naturelles, sensibles et faciles à percevoir". Technique du tissage et de la pêche à la ligne, ces noms évoquent, comme les précédents, des images qu'on peut appeler *mentales et synthétiques*. »<sup>10</sup>

Ces « images mentales » ou *schèmes* – pour emprunter un terme anachronique dans le cas de Platon mais qui anticipe sur la suite de notre étude – sont en réalité des *opérateurs de vraisemblances* : c'est en tant que le tissage fait l'objet d'une expérience empirique et de pratiques éprouvées qu'il est facilement analysable en opérations essentielles et auxiliaires (280 a- d). Mettre en correspondance deux arts abstraits, l'art de gouverner et l'art d'être sage par exemple, ne permettrait pas d'utiliser un art comme paradigme de l'autre : le raisonnement par analogie doit s'appuyer sur des images mentales qui créent une *vraisemblance*. Comme l'écrit Goldschmidt :

« Les paradigmes ne disent pas comment du multiple on passe à l'un, mais ils le font et *le font voir*. »<sup>11</sup>

Selon Goldschmidt le paradigme a donc pour fonction de « faire voir », de rendre visible : c'est la vraisemblance du paradigme qui permet de susciter l'adhésion nécessaire à l'examen dialectique. S'il devient indispensable de gauchir un paradigme pour faciliter l'examen d'un sujet majeur, celui-ci perd son rôle et s'appauvrit en métaphore.

A ce titre, l'emploi d'un paradigme n'est pas neutre dans la mesure où il s'appuie sur des correspondances entre les différents domaines étudiés. On retrouve une forme de parallélisme entre le paradigme dont on analyse la structure et le sujet dont on cherche à comprendre la nature :

« L'Univers platonicien, à voir les choses en gros, se "divise" en objets visibles et en objets intelligibles. Il comprend encore ce qu'on pourrait appeler des *séries correspondantes* : espèces de discours qui s'adaptent aux espèces d'âmes, espèces de lettres, de mots, de discours qui s'adaptent aux espèces d'êtres. »<sup>12</sup>

La mise en évidence de ces « séries correspondantes » va contre l'interprétation grossière d'un idéalisme platonicien, d'autant plus que ces correspondances ne préexistent pas à la découverte des Formes visées par la méthode dialectique : l'analogie n'est pas la manifestation d'une Forme ou d'un

<sup>10</sup> Victor Goldschmidt, [2003], p. 64 (Nous soulignons)

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 18 (Nous soulignons)

<sup>12</sup> *Ibid.*, [2003], p. 87

intelligible mais un *auxiliaire* pour entamer l'étude d'un invisible. Si la philosophie platonicienne a pu être interprétée comme la mise en évidence d'une coupure entre sensible et intelligible, ce couple ne permet pas de comprendre la fonction du paradigme dans la dialectique platonicienne. Selon Goldschmidt, l'univers platonicien ne se partage pas entre *sensible et intelligible* mais suivant une ligne de partage qui passe *entre le visible et l'invisible*. Si les techniques comme le tissage ne sont pas directement sensibles, dans le sens où en réalité elles sont composées d'un ensemble d'opérations particulières, elles appartiennent néanmoins à *l'ordre de grandeur du visible* :

« Obéissant à un mouvement profond de la dialectique platonicienne, [le paradigme] nous mène *du visible à l'invisible*. »<sup>13</sup>

Malgré le *Phédon* et l'écart radical qu'il semble tracer entre visible et invisible en affirmant une irréductibilité de ce dernier, le paradigme apporte un autre éclairage sur la méthode dialectique et sur le rôle de la réminiscence. L'existence de ces correspondances met en évidence l'homogénéité ou plus justement *l'homothétie* entre visible et invisible, homothétie qui s'appuie sur des rapports de proportion dont est issue la méthode analogique. Si la réminiscence utilise un certain nombre « d'images déficientes », la réminiscence dans le cas du paradigme est d'un autre ordre :

« C'est à cause de ces correspondances que l'Univers mérite le nom de Cosmos. D'un bout à l'autre il est ordonnée, comme est ordonné l'ouvrage du bon technicien, et le principe qui préside à cette ordonnance s'appelle "l'Égalité géométrique", c'est-à-dire la Proportion. [...] Nous voici de nouveau ramenés à la réminiscence, et c'est cette "homogénéité" de l'Univers qui fonde également le paradigme. »<sup>14</sup>

Le paradigme valide par une méthode l'intuition d'une harmonie mathématique sous-jacente à différents phénomènes. Quant à affirmer, comme Goldschmidt, que ces rapports de proportion sont « des correspondances *secrètes* »<sup>15</sup>, rien n'est moins sûr. En effet, l'harmonie de proportion entre les différents ordres de grandeur, entre les paradigmes et les sujets majeurs n'est pas simplement secrète mais est *condition de possibilité* de la méthode analogique. Si le paradigme est valide ou validé par l'examen dialectique ce n'est pas dans la mesure où il existe des « correspondances secrètes » entre les choses, mais bien parce que les rapports de proportions géométriques régissent le Cosmos et servent de conditions nécessaires au transfert analogique. Le paradigme, en réalité « procède par analogie et tire sa légitimité de la structure proportionnelle de l'Univers. »<sup>16</sup> et ce sont ces rapports de proportion que manifeste l'analogie. Ce point clarifie et atténue le dualisme attribué à Platon :

<sup>13</sup> *Ibid.*, [2003], p. 120 (Nous soulignons)

<sup>14</sup> *Ibid.*, [2003], p. 88-89

<sup>15</sup> *Ibid.*, [2003], p. 120 (Nous soulignons)

<sup>16</sup> *Ibid.*, [2003], p. 90

« ce dualisme est modéré par l'ordonnance qu'impose l'ordre intelligible à l'ordre sensible. La relation entre ces deux ordres peut se concevoir de deux manières : comme un rapport de ressemblance (entre copie et modèle) ou comme un rapport de proportion. »<sup>17</sup>

Or, c'est bien le rapport de proportion qui caractérise l'analogie : elle ne vise pas la ressemblance ni l'homogénéité entre visible et invisible mais la mise en évidence de correspondances entre l'un et l'autre.

## 2) L'analogie et la proportion : le rôle de la médiation

Le terme proportion se traduit en grec par ἀναλογία, l'analogie n'est donc pas une méthode pour Platon mais un rapport géométrique. Cependant, contrairement à ce que sous-entend l'analyse de Goldschmidt, nous soutenons que ce sont les paradigmes qui découlent des possibilités offertes par l'analogie et non l'inverse. En effet, bien que la distinction entre paradigme et analogie ou entre homogénéité et proportion ne soit pas véritablement éclairée, Goldschmidt affirme que l'analogie est insuffisante en elle-même<sup>18</sup>. En réalité, Goldschmidt prend ses distances avec l'analogie dans la mesure où celle-ci était largement dévaluée par Platon selon certains commentateurs. C'est le cas d'Harald Höffding qui écrit par exemple en 1931 :

« Platon reconnaissait que le principe d'identité reste en fin de compte impuissant en face des diverses dissemblances qu'offre l'existence. Et il considère le raisonnement par analogie comme une sorte de pensée fautive (λογισμός νόθος) (*Timée*, 52 b). L'analogie n'est donc plus ici que la dernière issue, lorsqu'on ne peut indiquer aucun autre degré de similitude plus élevé. Alors qu'elle était tout pour la pensée mythologique, elle ne représente plus ici que le degré le plus bas de la connaissance. »<sup>19</sup>

Mais cette critique d'Höffding – bien que Goldschmidt la considère sérieusement et s'efforce de distinguer le raisonnement par analogie de l'emploi du paradigme<sup>20</sup> – ne semble pas si bien justifiée. Ce passage du *Timée* auquel Höffding fait référence se trouve au moment où il s'agit de définir la χώρα. Or le λογισμός νόθος, le « raisonnement bâtard »<sup>21</sup> est en réalité un raisonnement simplement rêvé : d'apparence valide, il n'est que transitoire dans la mesure où il ne peut pas fonder une vérité certaine. Cependant ce n'est pas dans ce passage du *Timée* que Platon définit l'analogie, le λογισμός νόθος correspond à un certain type de démonstration douteuse qui excède le cas

<sup>17</sup> *Ibid.*, [2003], p. 89-90

<sup>18</sup> « ce "raisonnement par analogie" n'est précisément pas un raisonnement par paradigme, puisqu'il ne parvient pas à la vérification » in *Ibid.*, [2003], p. 107

<sup>19</sup> Harald Höffding, [1931], *Le Concept d'Analogie*, éd. Vrin (Paris), coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, trad. du danois par René Perrin, p. 46

<sup>20</sup> Victor Goldschmidt, [2003], p. 107

<sup>21</sup> Platon, *Timée*, 52 b, p. 472 in Platon, [1950]



particulier du raisonnement par analogie. C'est dans un passage antérieur du *Timée* que Platon donne une définition rigoureuse de celle-ci :

« Mais avec deux éléments seuls faire une belle composition, sans un troisième, c'est impossible ; il faut en effet un lien, un moyen terme, pour concilier les deux. Or, des liens, le plus beau est celui qui à soi-même et aux termes qu'il relie impose la plus complète unité, et c'est ce que, par nature, la *proportion accomplie de façon parfaite* (ἀναλογία κάλλιστα ἀποτελεῖν). »<sup>22</sup>

On retrouve dans ce passage l'origine géométrique de l'analogie en tant qu'elle est la condition du paradigme. Pour mettre deux sujets en correspondance, l'analogie doit être un « moyen terme » qui vient relier dans une même unité ces deux sujets<sup>23</sup>. Cette présence d'un troisième terme, bien distingué des deux termes mis en rapport caractérise l'analogie comme *système de proportion*, et c'est ce troisième terme qui va être atténué dans d'autres textes platoniciens et en particulier dans *La République* où les correspondances « resserrent l'analogie dans une quasi-équivalence »<sup>24</sup>. Cette identité basée sur la ressemblance (entre la tête de l'homme et le gouvernement de la Cité par exemple) devient une analogie appauvrie, une *métaphore* dont la fonction n'est ni dialectique ni même problématique mais avant tout *illustrative*. L'analogie vise à mettre en évidence une proportion entre deux sujets tandis que la métaphore illustre simplement dans des termes visuels ou sensibles un sujet transcendant.

Par rapport à la métaphore, l'analogie possède fondamentalement une fonction médiatrice qui est bien résumée par la définition qu'en donne Paul Grenet dans sa thèse intitulée *Les Origines de l'Analogie philosophique dans les dialogues de Platon* (1948) :

« L'analogie philosophique est la représentation des objets situés au delà des limites de l'expérience humaine, par la médiation de concepts empruntés à l'expérience. »<sup>25</sup>

L'analogie platonicienne n'est pas qu'une opération mathématique : elle nécessite un certain nombre d'ajustements. Certaines des analogies employées par Platon miment directement la structure des analogies mathématiques telles qu'elles sont élaborées et généralisées par son contemporain Eudoxe

<sup>22</sup> *Ibid.*, 31 c, p. 447 in Platon, [1950]

<sup>23</sup> L'existence de ce troisième terme médiateur pourrait faire penser à la forme syllogistique telle qu'elle existe chez Aristote mais, en tant qu'elle est une structure du monde avant d'être une structure logique, la lecture de ce passage comme une préfiguration du syllogisme aristotélicien impose quelques précautions : « On voit par ailleurs qu'en présentant un "moyen terme" conjoncteur et unificateur, la structure platonicienne de l'analogie préfigure le syllogisme d'Aristote, toute la différence étant évidemment entre la raison d'une structure de monde et la raison d'une démarche de l'intelligence appelée raisonnement déductif. » in Philibert Secretan, [1984], *L'Analogie*, éd. Presses Universitaires de France (Paris), coll. « Que sais-je ? », p. 20

<sup>24</sup> Philibert Secretan, [1984], *L'Analogie*, éd. Presses Universitaires de France (Paris), coll. « Que sais-je ? », p. 21

<sup>25</sup> Paul Grenet, [1948], *Les Origines de l'analogie philosophique dans les dialogues de Platon. Thèse principale pour le doctorat ès-lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*, éd. Éditions contemporaines Boivin & Cie (Paris), p. 147

de Cnide<sup>26</sup>. Dans le cas d'une analogie de proportion « ce que A est à B, C l'est à D »<sup>27</sup>, on trouve par exemple dans *Gorgias* (465 b) :

« ce que la toilette est à la gymnastique, la cuisine l'est à la médecine, et la sophistique l'est à la législation, et la rhétorique à la justice »<sup>28</sup>

Ou en *Phédon* (111 a-b) :

« ce que sont pour nous l'eau et la mer en vue de nos besoins, c'est l'air qui est là haut (au paradis) ; tandis que ce qu'est l'air pour nous, l'éther l'est pour ces hommes-là »<sup>29</sup>

Mais cet emploi est relativement marginal car l'analogie platonicienne ne copie que rarement le modèle de la formulation mathématique. Platon a bien conscience que si les mathématiques peuvent transposer des proportions directement et sans médiation, l'analogie est un terme intermédiaire entre deux objets qui impose un certain nombre de conditions<sup>30</sup>. Du sujet mineur (« empirique ») au sujet majeur (« métémpirique »), l'analogie doit subir plusieurs ajustements selon Paul Grenet :

« Pour être scientifique et non mythique, [l'analogie] requiert que le concept expérimental soit débarrassé des caractères qui le proportionnent au monde de l'expérience (première condition) ; et qu'il reçoive des caractères nouveaux qui le proportionneront au monde métémpirique (deuxième condition). »<sup>31</sup>

La critique issue des lectures de Brunschvicg selon laquelle « Platon mathématise en analogisant »<sup>32</sup> oublie cet ajustement nécessaire à l'examen du sujet métémpirique. L'analogie platonicienne, si elle emprunte aux mathématiques la correspondance entre des rapports, n'est qu'une méthode approchante de la même manière que « les raisonnements qui se rapportent au devenir ne peuvent prétendre à mieux que la vraisemblance »<sup>33</sup>. La lecture de Paul Grenet va contre une simplification aussi grossière, qui considérerait l'analogie comme une forme de *mathématisation de l'invisible*. L'analogie n'est pas une transposition ou un transfert de raisonnement mathématique. En tant qu'elle puise dans l'hétérogénéité du visible, elle reste marquée par cette insuffisance. De l'hétérogène, elle

<sup>26</sup> « La généralisation complète de la théorie des proportions est l'œuvre d'Eudoxe [...] La généralisation de la notion de rapport (et donc de proportion) a permis à la pensée mathématique de franchir les limites que lui imposait la définition pythagoricienne du nombre. » in *Ibid.*, p. 105-106

<sup>27</sup> Formalisable selon cette équivalence :  $A/B = C/D$

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 112-113

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> « la connaissance de la Forme n'est possible que par la médiation d'un concept [...] Cet acte de réflexion, ce raisonnement constructif qui synthétise un donné multiple ne produit pas la Forme même, mais se produit selon la Forme, en suivant la trace de la Forme. » *Ibid.*, p. 64

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 147. L'analogie consiste donc à « proportionner la qualité empirique au sujet métémpirique » in *Ibid.*, p. 78

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 150

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 155

ne peut s'élever vers un homogène sans abstraire un ensemble de qualités et c'est tout l'enjeu d'une transposition de rapports qui cherche à faire correspondre du dissemblable :

« La Ressemblance mêlée de Dissemblance, telle est donc la vraie formule de cette loi universelle qui a tout pouvoir sur les choses divines comme sur les choses humaines. Et c'est l'Analogie. »<sup>34</sup>

Dès lors, selon la formule de Paul Grenet :

« L'ordre de l'univers n'est pas de l'homogène réparti ; il est de *l'hétérogène concordant*. C'est de l'harmonie, plus que du rangement. »<sup>35</sup>

L'harmonie défendue par Grenet, est bien une forme d'harmonie préétablie mais dans un sens différent de l'harmonie leibnizienne. Il y a une harmonie dans le sens où le visible est *possiblement concordant* avec l'invisible, ce possible n'étant pas restrictif.

Les interprétations de Paul Grenet et de Philibert Secretan nous éloignent de la considération générale du paradigme dans la dialectique platonicienne dans la mesure où elles dégagent la fonction *médiatrice* de l'analogie, appuyée au modèle mathématique d'origine pythagoricien de la *proportion*. Alors que le paradigme pouvait encore être un exemple ou même une simple comparaison abandonnée au fil de l'examen dialectique, l'analogie apparaît plus précisément comme la mise en évidence de correspondances entre deux ordres de grandeur *par un ordre de grandeur médiat*. L'analogie est donc une médiation pour Platon, cette méthode clarifie tout en la poursuivant la fonction du *λόγος* chez certains présocratiques (Parménide et Héraclite entre autres), fonction que Philibert Secretan appelle « ana-dialectique »<sup>36</sup>. L'intuition du rôle médiateur de l'analogie, telle qu'on la retrouve chez Platon, associée à l'image d'une « ana-dialectique » reprise à la philosophie présocratique nous amènent à un philosophe contemporain pour qui le problème de l'analogie est apparu comme central : il s'agit de Gilbert Simondon.

### 3) La méthode analogique et le projet « analectique » de Simondon

L'intuition que l'analogie est une démarche complète et autonome est présente chez Simondon dès les travaux préparatoires à sa thèse principale sur *L'Individuation* (entre 1953 et 1958). Dans l'œuvre publiée de son vivant, il existe quelques passages éparses où Simondon développe sa conception de l'analogie, mais il a fallu attendre 2005 et la publication de ses textes préparatoires

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 234

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 236 (Nous soulignons)

<sup>36</sup> Cette « ana-dialectique » se retrouve par exemple chez Parménide pour qui : « si l'Être et le Monde s'opposent comme réalité et apparence, la Vérité de l'être et l'Ordre des apparences se correspondent analogiquement. » in Philibert Secretan, [1984], p. 20-21. Philibert Secretan reprend en réalité l'analyse d'Ernst Jünger dans *Zum Ursprung der Analogie bei Parmenides und Heraklit*.

sur l'individuation pour découvrir la portée de l'analogie dans sa philosophie<sup>37</sup>. Dans sa thèse secondaire, Simondon définit l'analogie comme : « une identité de rapports, pour la distinguer de la ressemblance qui serait seulement un rapport d'identité, en général partielle. »<sup>38</sup>. Cette définition reprend mot pour mot celle proposée par Bruno de Solages<sup>39</sup>. Tout l'objet de cette définition est de bien distinguer l'analogie de la métaphore : pour cette dernière c'est la simple *ressemblance figurative et visuelle* qui donne l'illusion d'une identité entre deux objets. En ce qui concerne l'analogie c'est une certaine homologie de « rapports » qui doit être recherchée, rapports qui ne sont pas de l'ordre de l'apparence ni du sensible<sup>40</sup>. Selon Simondon, la fonction initiale de l'analogie n'est pas de passer du visible à l'invisible comme chez Platon : l'analogie transfère des opérations<sup>41</sup>, elle ne vise pas directement la structure d'un invisible. Pour Simondon l'analogie consiste à transposer les *schèmes ou une suite d'opération* d'un objet connu à un objet inconnu, celle-ci opère donc avant tout au niveau mental.

Bien que sa démarche soit radicalement distincte de celle de Platon, Simondon puise dans le « paradigmatisme » platonicien sa définition de l'analogie. Ainsi, dans un texte préparatoire à sa thèse principale intitulé « L'Allagmatique », il écrit :

« L'acte analogique est la mise en relation de deux opérations. Il a été employé par Platon comme méthode logique de découverte inductive : le *paradigmatisme* consiste à transporter une opération de pensée apprise et éprouvée sur une structure particulière connue (par exemple celle qui sert à définir le pêcheur à la ligne dans le *Sophiste*) à une autre structure particulière inconnue et objet de recherche (la structure du sophiste dans le *Sophiste*). Cet acte de pensée, transfert d'opérations, ne suppose pas l'existence d'un terrain ontologique commun au pêcheur et au sophiste »<sup>42</sup>

L'analogie consiste donc dans cet acte de transfert et c'est à ce titre qu'elle a été employée par Platon selon Simondon. Dans le cas de l'analogie entre le pêcheur et le sophiste dans *Le Sophiste* (218 b – 229 e), il explique :

<sup>37</sup> Gilbert Simondon, [2005], *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, éd. Jérôme Millon (Grenoble), coll. Krisis, 571 p.

<sup>38</sup> Gilbert Simondon, [1989], *Du Mode d'existence des objets techniques*, éd. Aubier (Paris), coll. Res. L'invention philosophique, (1ère éd., Aubier Montaigne : 1958), p. 189-190

<sup>39</sup> Bruno de Solages, [1946], *Dialogue sur l'analogie*, éd. Aubier (Paris), 165 p. Simondon fait systématiquement référence à cet ouvrage lorsqu'il explique sa conception de l'analogie.

<sup>40</sup> Simondon écrit ainsi dans sa thèse principale : « Le mot d'analogie semble avoir pris un sens péjoratif dans la pensée épistémologique. On devrait cependant ne point confondre le véritable raisonnement analogique avec la méthode toute sophistique qui consiste à inférer l'identité à partir des propriétés de deux êtres qui ont en commun un caractère quelconque. Autant la méthode de *ressemblance* peut être confuse et peu honnête, autant la véritable méthode analogique est rationnelle. L'analogie véritable selon la définition du Père de Solages est une identité de rapports et non un rapport d'identité. » p. 108 in Gilbert Simondon, [2005]

<sup>41</sup> « la pensée analogique est celle qui relève des identités de rapports, non des rapports d'identité, mais il faut préciser que ces identités de rapports sont des identités de rapports opératoires, non des identités de rapports structuraux. » in « L'Allagmatique » p. 533, in Gilbert Simondon, [2005], pp. 529-536

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 532

« [L'analogie] ne cherche en aucune manière à prouver que le pêcheur et le sophiste résultent de l'imitation par le Démon de l'un même modèle commun : le *paradigmatisme* logique se libère de l'*exemplarisme* métaphysique. »<sup>43</sup>

C'est ici qu'intervient une confusion sans doute liée au caractère préparatoire de ce texte<sup>44</sup>. Le paradigme n'est pas clairement distingué de l'exemple chez Platon : παράδειγμα se traduit d'ailleurs par « exemple » et c'est seulement la lecture de Goldschmidt qui donne au paradigme une importance et une dimension supérieure au simple exemple, en essayant de défendre que l'exemple n'est qu'un cas particulier de paradigme. De plus le « paradigmatisme » n'est pas une opération complètement logique, comme Simondon l'affirme, mais *pré-logique* et encore largement intuitive. En réalité c'est bien l'analogie qui est logiquement fondée, d'abord par Pythagore et Eudoxe de Cnide en mathématique et ensuite par Platon puis Aristote dans les *Analytiques*. La confusion entre paradigme et analogie semble toujours présente lorsque Simondon affirme en 1958 que sa méthode d'enquête sur l'individuation est un « paradigmatisme analogique »<sup>45</sup>. Cette expression pourrait être une tautologie si l'on ne distinguait pas clairement paradigme et analogie : le paradigme est en réalité l'hypothèse *intuitive* qu'un exemple peut être généralisé et transposé par *analogie*. Le paradigme est trop proche de l'hypothèse pour être purement logique. En revanche l'analogie autorise à généraliser et à abstraire un paradigme selon une certaine méthode logique donc formalisable. La lecture de Goldschmidt introduit une certaine confusion dans la compréhension du rôle des paradigmes chez Platon. Le paradigme est l'usage d'un exemple au commencement d'une enquête dialectique : dériver l'analogie du paradigme comme semble le faire Goldschmidt est logiquement peu soutenable.

Simondon est cependant moins préoccupé par le rôle du paradigme que par l'importance de l'analogie. Dans le cas de l'analogie entre le pêcheur et le sophiste dans *Le Sophiste* (218 b – 229 e), il explique :

« "pêcheur à la ligne" remplace "sophiste", "poissons" remplace "jeunes gens riches", tandis que les opérations entre ces termes subsistent intégralement ; l'opération de séduction puis l'opération de capture fructueuse sont les mêmes dans les deux séries : toutes les caractéristiques des termes eux-mêmes sont mises hors de cause dans l'acte analogique. Et c'est cette abstraction, cette indépendance des opérations par rapport aux termes qui donne à la méthode analogique son universalité. »

L'universalité de cette méthode se trouve dans cette correspondance entre des séries. Par l'analogie

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Écrit vraisemblablement entre 1953 et 1957.

<sup>45</sup> Gilbert Simondon, [2005], *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, éd, Jérôme Millon (Grenoble), coll. Krisis, p. 33

« on peut passer du grand au petit, ou du petit au grand »<sup>46</sup>. On pourrait objecter que l'analogie simondonienne semble mettre en parallèle deux séries d'opérations selon un ordre de correspondances et qu'à ce titre elle est en réalité identique au paradigme tel que Goldschmidt l'a défini<sup>47</sup> et différente de la définition de Platon dans le *Timée*, qui considère l'analogie comme la mise en place d'une médiation logique entre deux sujets hétérogènes. Mais ce serait considérer l'analogie en dehors du processus d'individuation. En tant que la connaissance analogique est une dimension de l'individuation, l'analogie possède une *fonction médiatrice*. *L'acte analogique*, en tant qu'acte d'individuation, procède d'une fonction analogue à l'individuation physique qui met en correspondance des ordres de grandeur par la médiation d'un troisième terme :

« Le véritable principe d'individuation est médiation, supposant généralement dualité originelle des ordres de grandeur et absence initiale de communication interactive entre eux, puis communication entre ordres de grandeur et stabilisation. En même temps qu'une énergie potentielle (condition d'ordre de grandeur *supérieur*) s'actualise, une matière s'ordonne et se répartit (condition d'ordre de grandeur *inférieur*) en individus structurés à un ordre de grandeur *moyen*. »<sup>48</sup>

L'analogie, dans la mesure où elle est une démarche générale de connaissance donc d'individuation, possède une fonction médiatrice. Il y a une certaine correspondance entre l'analogie comme démarche de connaissance et l'individuation. L'un comme l'autre consistent à mettre en relation deux ordres de grandeur séparés par un troisième terme médiat qui résout cette tension<sup>49</sup>. Cette lecture permet de croiser la méthode analogique que défend Simondon dans ses textes préparatoires avec sa philosophie, cette dépendance entre méthode et philosophie étant revendiquée<sup>50</sup>. L'originalité de l'approche simondonienne consiste à donner à l'analogie le rôle de médiation entre des objets et des ordres de grandeur hétérogènes, inférieur ou supérieur. L'analogie permet de ramener dans *l'ordre de grandeur du manipulable un ordre de grandeur plus grand ou plus petit*, ce dernier point ayant été mis en avant par Vincent Bontems<sup>51</sup>. Selon lui, l'épistémologie de Simondon est fondée sur des ruptures entre ordres de grandeur, d'où l'importance de la médiation d'ordres de grandeur intermédiaires : visible ou manipulable.

Cependant, le couple visible-invisible est inopérant pour comprendre l'analogie simondonienne : il s'agit plutôt de décomposer ce couple entre différents ordres de grandeur ou différentes échelles. Pour reprendre l'analogie entre le tissage et l'art politique dans *Le Politique* de Platon il suffit de

<sup>46</sup> « L'Allagmatique » p. 532, in Gilbert Simondon, [2005], pp. 529-536

<sup>47</sup> Victor Goldschmidt, [2003], p. 87

<sup>48</sup> Gilbert Simondon, [2005], p. 27

<sup>49</sup> Selon nous, il y a donc une analogie entre la connaissance analogique au niveau de la méthode et le processus d'individuation au niveau philosophique.

<sup>50</sup> Comme l'écrit Simondon à propos de son étude sur l'individuation : « L'objet de cette étude est inséparable de sa méthode. » in « Analyse des critères d'individualité » p. 523, in Gilbert Simondon, [2005], pp. 523-528

<sup>51</sup> Vincent Bontems, [2008], « Quelques éléments pour une épistémologie des relations d'échelle chez Gilbert Simondon », *Appareil 2* (en ligne), mis en ligne le 16 septembre 2008, consulté le 16 janvier 2019.

comprendre que l'art politique dépend d'un ordre de grandeur trop grand pour être directement appréhendé. L'analogie avec le tisserand permet de ramener dans l'ordre de grandeur du manipulable à travers des opérations bien identifiées, cet ordre de grandeur supérieur : la médiation entre ces deux ordres étant établie par l'analogie et la mise en évidence d'opérations communes au tisserand et au souverain. En réalité, l'analogie selon Simondon est indissociable d'une certaine *critique du visible*. A la suite de Bachelard<sup>52</sup>, il met en évidence le danger d'une analogie qui ne serait fondée que sur des rapports de ressemblance :

« La pensée pseudo-scientifique fait un large usage de la ressemblance, parfois même de la ressemblance de vocabulaire, mais elle ne fait pas usage de l'analogie. Ainsi la pensée pseudo-scientifique fait une véritable débauche d'images et de mots-clefs : onde, rayonnement... Ces mots ne recouvrent que des images confuses »<sup>53</sup>

Aujourd'hui l'image de l'énergie ou de théorie quantique, associées à tout un ensemble de thérapies alternatives produit une telle « débauche d'images » analogue à celle commentée par Simondon au milieu du XXème siècle. Il importe donc de bien circonscrire la portée ainsi que les usages épistémologiques de l'analogie. Les notions comme « énergie » ou « onde » ne sont pas généralisables à l'ensemble des phénomènes : l'analogie s'arrête au moment où la pensée cherche à produire une *ressemblance sous forme d'équivalence*<sup>54</sup>. A partir du moment où une analogie sert à subsumer des éléments particuliers sous une même catégorie générale, elle s'appauvrit en métaphore. L'identité n'est jamais atteinte dans le cas de l'analogie, un rapport d'identité n'est pas une analogie.

Dans le cas de l'image de l'onde par exemple, ondes lumineuses et sonores étaient considérés comme identiques avant les travaux de Fresnel (1818). L'image de l'onde servait à subsumer un ensemble de phénomènes considérés comme analogues :

« le génie de Fresnel a consisté à abandonner la ressemblance pour l'analogie : supposant une *structure* différente de l'onde lumineuse et de l'onde sonore, il représente l'onde lumineuse comme ayant une élongation perpendiculaire au sens de la propagation, et laisse à l'onde sonore son élongation longitudinale, parallèle au sens du déplacement. Dès lors, l'*analogie* apparaît. »<sup>55</sup>

<sup>52</sup> D'où toute la critique des métaphores chez Bachelard : « Qu'on le veuille ou non, les métaphores séduisent la raison. Ce sont des images particulières et lointaines qui deviennent insensiblement des schémas généraux. » in Gaston Bachelard, [1970], *La Formation de l'esprit scientifique*, éd. Vrin (Paris), coll. Bibliothèque des textes philosophiques, p. 78

<sup>53</sup> « L'Allagmatique » p. 533, in Gilbert Simondon, [2005], pp. 529-536

<sup>54</sup> C'est tout le problème de l'énergétisme de Wilhelm Ostwald qui tend à généraliser à l'extrême une approche énergétique des phénomènes.

<sup>55</sup> *Ibid.*

L'analogie apparaît au moment où se dégage une différence dans ce qui paraissait ressemblant. L'écart réapparaît au sein d'une image qui englobait naïvement un ensemble de phénomènes. Entre onde lumineuse et sonore, certaines opérations restent identiques (la combinaison d'onde par exemple) mais excepté ces rapports analogues, il n'y a aucune identité entre ces deux phénomènes. La distinction entre la métaphore de l'onde et l'analogie entre deux phénomènes ondulatoires se situe dans l'écart entre ressemblance et vraisemblance : dans le cas de la métaphore, l'image de l'onde vise à unifier un ensemble de phénomènes sous une ressemblance visuelle et générale. L'analogie ne cherche donc pas à classer des phénomènes sous un même genre : appliquée à la pensée des objets techniques elle permet de ne pas s'en tenir à des critères de ressemblance extérieure et permet au contraire d'établir des analogies entre des objets ayant non pas un aspect mais un *fonctionnement analogue*. Comme l'écrit Simondon :

« il y a plus d'analogie réelle entre un moteur à ressort et un arc ou une arbalète qu'entre ce même moteur et un moteur à vapeur »<sup>56</sup>

L'image commune du moteur, comme objet produisant un mouvement, conduirait à regrouper tous les moteurs sous une même catégorie. Or l'analogie vise à trouver des rapports de fonctionnement analogues qui ne soient pas des généralisations de critères visibles et externes aux objets en question. Le moteur à ressort et l'arc possèdent un fonctionnement analogue qui repose sur la mise en tension d'un composant qui emmagasine cette énergie et peut la restituer suite à un déclenchement. A ce titre, les opérations effectuées par un moteur à ressort et celles effectuées par un arc sont analogues : il y a mise en tension, conservation de l'état et libération de l'énergie potentielle sous forme d'énergie cinétique. Comprendre un fonctionnement n'est pas s'en tenir à une collection de phénomènes visibles et apparents, mais consiste à intérioriser un *schème* et la série des transformations mises en œuvre par le fonctionnement, sous forme d'opérations mentales.

On remarque ici toute l'originalité de la pensée analogique telle que Simondon la conçoit. Celle-ci ne consiste pas à ramener sous un même genre un ensemble de réalités hétérogènes mais à mettre en évidence, par correspondances, des fonctionnements ou des séries d'opérations communes à deux objets. Contrairement à une dialectique qui chercherait à retrouver une origine commune ou un modèle commun, l'analogie vise à maintenir un écart entre les objets examinés en s'efforçant de ne pas les subsumer sous une même catégorie. C'est en ce sens que s'éclaire le projet d'une « analectique »<sup>57</sup> au sens de Simondon. Le progrès de la pensée ne se fait pas en direction d'un principe abstrait antérieur qui unifierait des objets : lecteur de Bachelard, l'*obstacle* est pour Simondon le terme premier de la relation de connaissance. L'« analectique » progresse par

<sup>56</sup> Gilbert Simondon, [1989], *Du Mode d'existence des objets techniques*, éd. Aubier, (Paris), coll. Res. L'invention philosophique, p. 19

<sup>57</sup> Le terme d'« analectique » est, à notre connaissance, présent seulement au début *Du Mode d'existence des objets techniques*, pour évoquer le rapport entre les objets techniques et la « technicité », voir Gilbert Simondon, [1989], p. 19



résolutions successives, elle n'est pas un principe mais une démarche de pensée qui s'efforce de ne pas classifier par genres communs et différences spécifiques. Nous avons à de nombreuses reprises rencontré l'expression « d'acte analogique ». Cette expression ne doit pas être confondue avec « analogie », ou « connaissance analogique ». « L'acte » désigne chez Simondon une *unité immédiate*, antérieurement à sa distinction en structure et opération. Un acte analysé contient en réalité deux dimensions distinctes : il est à la fois « structure » et « opération »<sup>58</sup>.

L'autonomie de l'analogie par rapport à la méthode dialectique platonicienne paraît donc complète. L'enjeu général de la philosophie de Simondon est de mettre en avant la relation comme un terme primordial : l'analogie fournit à la fois *le modèle de la relation* (l'individuation) et de la *connaissance de cette relation* (connaissance analogique). L'individuation n'est donc connaissable que *par analogie et comme analogie* :

« nous ne pouvons, au sens habituel du terme, *connaître l'individuation* ; nous pouvons seulement individuer, nous individuer, et individuer en nous ; cette saisie est donc, en marge de la connaissance proprement dite, une analogie entre deux opérations, ce qui est un certain mode de communication. L'individuation du réel extérieur au sujet est saisie par le sujet grâce à l'individuation analogique de la connaissance dans le sujet ; mais *c'est par l'individuation de la connaissance* et non par la connaissance seule que l'individuation des êtres non sujets est saisie. Les êtres peuvent être connus par la connaissance du sujet, mais l'individuation des êtres ne peut être saisie que par l'individuation de la connaissance du sujet. »<sup>59</sup>

Plutôt que de postuler des termes substantiels entre lequel on installe des relations et contre l'idée de substantier la relation elle-même indépendamment des termes, Simondon cherche à définir les objets *par leurs relations*. Or ces relations ne préexistent pas, elles sont indissociables de la méthode de découverte et du processus par lequel on les pense, d'où l'importance de l'analogie. L'analogie n'est donc pas seulement un objet d'étude ou une simple méthode isolée de son système philosophique : elle possède une valeur ontologique réelle dans sa philosophie.

#### 4) Conclusion : de la dialectique à l'analectique, l'autonomie de l'analogie ?

De Platon à Simondon, l'analogie émerge comme une méthode ou une démarche de connaissance. Cependant, nous avons vu qu'elle n'est pas chargée de la même teneur, qu'elle soit intégrée à la méthode dialectique sous la forme de paradigmes ou autonome comme chez Simondon. Contrairement à l'interprétation de Goldschmidt, il est selon nous indispensable de distinguer l'analogie et l'exemple dans la dialectique platonicienne bien qu'ils soient souvent mêlés. C'est en tant que l'analogie est une méthode *logique* issue des mathématiques qu'elle n'est pas

<sup>58</sup> « L'Allagmatique » p. 532, in Gilbert Simondon, [2005], pp. 529-536

<sup>59</sup> Gilbert Simondon, [2005], p. 36

seulement un paradigme ni l'usage d'un exemple pédagogique. Chez Platon, l'analogie conserve encore une différence de hiérarchie entre un sujet mineur dont on isole les opérations ou la structure et un sujet majeur dont on cherche à comprendre la nature. Pour Simondon, il ne peut y avoir de hiérarchie entre les ordres de grandeur dans la mesure où l'analogie est un élément de résolution qui vise à abstraire des schèmes ou des suites d'opérations. Tandis que chez Platon l'analogie retrouve une certaine harmonie entre les différents ordre de grandeurs et tend à ramener l'ensemble des phénomènes vers une harmonie sous-jacente et en retrait, l'analogie au sens de Simondon est une opération de pensée *minimum* qui vise à dégager des correspondances sans assimiler deux ordres de phénomènes. La compréhension du rôle de l'analogie dans la philosophie simondonienne permet donc de le positionner par rapport à deux querelles.

La première concerne la philosophie du langage. Simondon ne cherche pas à substantier une analogie privilégiée. Celle-ci est opérante tant qu'elle est adéquate à une réalité et c'est tout le problème de l'individuation qui nécessite une série d'analogies et de concepts avant tout relationnels. Il existe donc sinon une philosophie au moins une certaine conception du langage chez Simondon. A ce titre, l'article de Ludovic Duhem sur « Simondon et le langage » manque toute une dimension de la philosophie simondonienne en évacuant rapidement la question de l'analogie comme allant de soi<sup>60</sup>. Or la critique issue de la philosophie du langage avancée par Jacques Bouveresse contre l'usage des analogies (et en particulier du théorème de Gödel) pourrait s'appliquer à Simondon. Mais il faudrait dès lors substantier les analogies qu'il emploie et surtout considérer ces analogies comme suffisantes en elles-mêmes, or il n'en est rien. Pour Simondon, une analogie ne désigne pas un objet mais une série d'opérations spécifiques (entre l'arc et le moteur à ressort). La critique de Bouveresse s'adresse aux cas où l'analogie sert à subsumer un phénomène ou un objet sous un modèle privilégié issu des sciences ou de la logique. Bouveresse a en revanche raison de poser le problème en terme de légitimité : les analogies issues des sciences dures paraissent autonomes car « sérieuse ».

Enfin, la compréhension simondonienne de l'analogie permet de reposer le problème de la phénoménalité et du visible en général. Si Goldschmidt faisait de l'analogie un outil de passage du visible vers l'invisible chez Platon, l'analogie au sens simondonien va dans le sens d'une *double critique du visible*. Tout d'abord, on trouve une critique de la *ressemblance* : l'image, comme dans le cas de l'onde, tend à généraliser des phénomènes hétérogènes sous une même métaphore commode et pédagogique. La vraisemblance d'une analogie ne doit pas être issue de la ressemblance entre deux phénomènes. Des caractères visibles bien identifiées peuvent fausser l'interprétation scientifique d'un phénomène, comme dans le cas de la représentation d'un objet quantique à travers l'image commune de la bille et de l'onde. Mais cette critique de l'image est déjà présente dans

<sup>60</sup> Ludovic Duhem, [2015], « Simondon et le langage », *Appareil* 16 (En ligne), mis en ligne le 03 février 2016, consulté le 16 janvier 2019. Duhem néglige totalement la volonté de Simondon de reprendre à son compte la querelle des universaux, ainsi que le conflit entre réalisme et nominalisme.

l'épistémologie, entre autres chez Bachelard<sup>61</sup>.

En revanche, une autre dimension de sa critique du visible, propre à Simondon, se retrouve en particulier dans le problème de la classification des objets techniques. On ne peut pas trouver d'analogies satisfaisantes entre des objets en considérant seulement des critères extérieurs d'usage ou d'aspect. Une horloge à poids a plus d'analogie avec un treuil, dans son fonctionnement, qu'avec une horloge électronique<sup>62</sup>. S'en tenir seulement à l'usage de l'horloge, à ses caractères extérieurs (cadran, chiffres,...) c'est produire de fausses assimilations qui masquent la réalité de l'objet étudié. Le fonction n'est pas du domaine du visible, c'est un *rapport* et non pas un phénomène observable isolément. Pour Simondon, les analogies ne doivent pas s'établir entre des qualités mais entre des *fonctionnements* : l'analogie est toujours dynamique, elle décrit une série de transformation et non l'aspect d'un objet<sup>63</sup>. D'où un problème qui tel quel n'est pas tout à fait résolu par Simondon. Si le fonctionnement correspond à un certain *schème au niveau de la pensée*, qu'en est-il de la nature empirique du fonctionnement au niveau des choses observées ?

#### *Bibliographie :*

- BACHELARD G., [1970], *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la*
- BOUVERESSE J., [1999], *Prodiges et vertiges de l'analogie*, éd. Raisons d'agir (Paris), 158 p.
- GOLDSCHMIDT V., [2003], *Le Paradigme dans la dialectique platonicienne*, éd. Vrin (Paris), coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, (1ère éd. PUF : 1947), 142 p.
- GRENET P., [1948], *Les Origines de l'analogie philosophique dans les dialogues de Platon. Thèse principale pour le doctorat ès-lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*, éd. Éditions contemporaines Boivin & Cie (Paris), 266 p.
- HÖFFDING H., [1931], *Le Concept d'Analogie*, éd. Vrin (Paris), coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, trad. du danois par René Perrin, 155 p.
- IMBERT C.,
- SECRETAN P., [1984], *L'Analogie*, éd. Presses Universitaires de France (Paris), coll. « Que sais-je ? », 128 p.
- SIMONDON G., [1989], *Du Mode d'existence des objets techniques*, éd. Aubier (Paris), coll. Res. L'invention philosophique, préface de John Hart et postface de Yves Deforge, (1ère éd., Aubier Montaigne : 1958), 333 p.

<sup>61</sup> Voir Gaston Bachelard, [1970], *La Formation de l'esprit scientifique*, éd. Vrin (Paris), coll. Bibliothèque des textes philosophiques

<sup>62</sup> Gilbert Simondon, [1989], *Du Mode d'existence des objets techniques*, éd. Aubier, (Paris), coll. Res. L'invention philosophique, p. 19

<sup>63</sup> « La méthode analogique suppose que l'on peut connaître *en définissant des structures par les opérations qui les dynamisent* » in « L'Allagmatique » p. 532, in Gilbert Simondon, [2005], pp. 529-536

- SIMONDON G., [2005], *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, éd, Jérôme Millon (Grenoble), coll. Krisis, 571 p.

- DE SOLAGES B., [1946], *Dialogue sur l'analogie*, éd. Aubier (Paris), 165 p.

- PLATON, [1950], *Œuvres complètes II*, éd. Gallimard (Paris), coll. Pléiade, trad. et notes par Léon Robin, 1680 p.

*Articles :*

- BONTEMS V., [2008], « Quelques éléments pour une épistémologie des relations d'échelle chez Gilbert Simondon », *Appareil 2* (en ligne), mis en ligne le 16 septembre 2008, consulté le 16 janvier 2019.

- DUHEM L., [2015], « Simondon et le langage », *Appareil 16* (En ligne), mis en ligne le 03 février 2016, consulté le 16 janvier 2019.